

Derechef il a regardé avec complaisance cette âme blessée, mais guérie, tombée mais relevée, souillée mais lavée, digne toujours de la pureté de Dieu, de la pureté du ciel.

Alleluia !

Et là, au foyer sans croix ?

Écoutez. Entendez. Entendez les pleurs de l'ange qui tombent toujours sur le front souillé auquel nulle main de prêtre n'est venue rendre la pureté perdue. Hélas ! Hélas !...

Quels sont ces deux fils d'enfants ? Où vont les uns d'un côté, les autres de l'autre, leurs bruyantes colonnes ?

Suivons-les. Ils se dirigent vers l'école. Entrons à leur suite.

De nouveau, ici, voici la croix. De nouveau, là, voici la place encore visible où était la croix. Mais la croix n'y est plus ; la croix a disparu.

Et les anges n'ont point quitté ceux sur l'âme desquels Dieu leur a enjoint de veiller.

Ils sont là, à leurs côtés l'ange du foyer sans croix avec l'enfant qui est assis sur les bancs de l'école ; dont on a enlevé la croix ; l'ange du foyer où brille la croix avec l'enfant agenouillé aux pieds de la croix qui veille sur ses études comme elle a veillé sur son berceau.



Mais la crainte a grandi dans le cœur de l'ange du foyer sans croix.

Elle a grandi, ainsi que l'on voit grandir à l'horizon, un soir d'orage, les nuées qui portent la mort.

Dieu lui a dit de veiller sur cette âme. De quelle boue la pourrait-il encore préserver ?

Il écoute, et qu'entend-il ?

Il regarde, et que voit-il ?

Hélas ! Pourquoi Dieu n'a-t-il pas, en un excès de miséricorde, changé le berceau de cet enfant en un cercueil sans souillure ?

Mais quelle joie célèbrent ces chants ? Que signifient ces fleurs sur l'autel ? Cet encens sous les voûtes du temple ? Cette foule qui se presse ? Ces sourires sur les lèvres ?

Ils s'approchent de l'autel. Ils s'agenouillent. Le prêtre s'avance. Pour la première fois il dépose sur leurs lèvres bénies le Pain sacré.

Alleluia ! alleluia !



Voyez là, près de la Table Sainte, le front tout illuminé des clartés de chasteté qui du cœur lui rayonnent jusque sur le visage, les yeux resplendissants d'amour, la bouche frémissante de bonheur, voyez c'est lui, lui, l'enfant du foyer où resplendit la croix. Admirez-le.

Il a Dieu en son cœur. Il a Dieu en son âme.

Le ciel est descendu, et tout entier s'est reposé sur lui.

Quelle beauté ! Quelles splendeurs ! Quels rayonnements !

Oui, chantez, orgues de Dieu. Oui, cœurs et lèvres, faites éclater vos plus triomphants accents.

Oui, encens célestes, lancez vers le ciel vos spirales aux reflets d'or. Oui, foules saintes, tressaillez et frémissiez. Oui, ministres du temple, remerciez le Seigneur de ses grâces et de ses bontés.

Car, rien n'est plus grand, rien n'est plus beau, rien n'est plus suave, rien n'est plus divin, que cet enfant, immobile, les mains jointes, les yeux baissés, dans le cœur duquel Jésus, l'Hôte de l'Eucharistie, pour la première fois est entré.

Venite a loremus.

Et, à ses côtés, l'ange gardien, radieux, triomphant, lève vers le ciel des yeux tout pleins d'une joie qui semble dire à Dieu : " Voyez ce qu'est devenu l'enfant que vous m'avez confié ".

.... L'enfant, pourtant, s'est levé, emportant Jésus avec lui.

.... Mais, à sa suite, quel est cet autre communiant ?

Ne le reconnaissez-vous pas ?

C'est l'enfant du foyer sans croix. C'est l'enfant de l'école dont on a enlevé la croix.

Il est seul ! Son ange à lui n'est point là !

Quel est ce mystère ?

Ah ! quel est ce mystère ! Cherchez au ciel, près du trône de Dieu. Voyez. Voici l'ange du foyer sans croix. Ses pleurs tombent jusque sur les marches du trône divin.

" Cela, tout au moins, Seigneur, a-t-il dit, permettez que je n'en sois pas le témoin ! "

Et lorsqu'il eut long-temps pleuré et prié, l'ange du foyer sans croix redescendit sur terre, reprenant sa place au poste assigné par Dieu.

Ce n'est plus le nouveau-né, ce n'est plus l'enfant, ce n'est plus l'écolier, ce n'est plus le jeune homme, ce n'est même plus l'homme. C'est le vieillard, c'est l'agonisant, c'est le mourant.

Après le berceau, la maison paternelle ; après la maison paternelle, l'école ; après l'école, le monde, ses labeurs, son travail, ses succès, ses tristesses, ses revers. Voici la tombe.

Les anges sont présents, toujours ici et là.

Soudain, de part et d'autre, une clameur :

" Vite, il se meurt. Un prêtre ! "

Ici, le prêtre, depuis longtemps déjà, est venu. Il a absout, il a béni. Ce n'est point la terreur de l'agonie. C'est le sommeil, c'est le repos, c'est le passage vers le ciel.

Là ? ...

Là, " le prêtre est arrivé trop tard ". Le cadavre, à peine encore tiède, a reçu quelques onctions. C'est tout.

Et, maintenant, au tour de Dieu.

Le glas funèbre a résonné.

Près de la Table Sainte, sur les dalles même où, aux jours d'autrefois, enfants, ils s'étaient tous deux pour la première fois agenouillés, leurs cercueils furent déposés.



L'Eglise, sur l'un et sur l'autre, répandit les mêmes prières, les mêmes supplications, le même encens. A l'un et à l'autre également, elle donna la même sépulture, dans le même champ de repos.

Et, à la même heure, retournant ensemble vers les célestes demeures d'où ensemble ils étaient ve-

nus, les deux anges gardiens se présentèrent devant Dieu, l'ange du foyer sans croix et l'ange du foyer qu'abrite la croix.

L'ange du foyer qu'abrite la croix, devant le trône de Dieu s'agenouilla.

A ses côtés un nouvel élu se tenait. Ainsi que l'ange il était resplendissant de lumière et de beauté.

— Voici celui que la croix a protégé, dit l'ange.

.... L'ange du foyer sans croix, devant le trône de Dieu s'agenouilla. Il était seul.

De ses yeux les pleurs tombaient toujours.

Dieu le prit par la main, le releva, et dans le lointain des âges, lui montrant, sur la colline où Jésus agonisa, le sang et les larmes du divin Crucifié :

— Joignez, dit-il, vos tristesses à ces tristesses, vos pleurs à ces pleurs. Rien de ce qui est fait pour Dieu ne demeure inutile.

.... Mais, tremblant, l'ange du foyer sans croix n'osa pas demander au divin Juge le secret de sa justice.

Quelle eût été la réponse de Dieu ?

ERNEST DELLOYE.

BIBLIOGRAPHIE

" LES FLEURS POÉTIQUES "

Notre littérature vient de s'enrichir d'un volume charmant, dû à la plume habile de monsieur Léon Lorrain. *Les Fleurs poétiques*, tel est le titre de cet ouvrage.

L'auteur dit, au commencement de sa préface : " Je n'ai aucunement la prétention d'être poète ". C'est une erreur de premier calibre ; certes, il est poète, et souvent les cordes de sa lyre ont rendu d'harmonieuses vibrations. S'il n'a pas la strophe hardie de Fréchet, les éclairs de Chapman, ou l'abondant coloris de l'auteur des *Vengeances*, il possède plus d'égalité et plus de correction. Mais ne lui demandez pas l'essor de l'aigle et ses hautes aspirations : telle n'est pas la nature de son talent. Poète amant de Flore, c'est dans le calice des fleurs, sur la corolle de la rose, qu'il trouve le miel de sa ruche. En parcourant les pages délicieuses du livre de M. Lorrain, nous en voulons grandement à Thémis, qui a si longtemps emprisonné ces *Fleurs*, avec la muse de leur auteur !

La meilleure pièce du volume, est, selon moi, la *Chapelle isolée*, poésie couronnée, en 1875, au concours de l'université Laval. La mélancolie qui y règne rappelle les beaux jours de Lamartine. *La rose et l'immortelle* est un parallèle magnifique entre ce qui passe et ce qui reste, ce qui meurt et ce qui survit. *Corinne* est une fraîche idylle où l'auteur a développé magnifiquement les qualités qui le caractérisent : la grâce et la délicatesse. Les autres morceaux les plus remarquables sont, dans la première partie du livre, les deux prières : celle de l'enfant et celle de l'adolescent, échos de l'hymne magnifique de Lamartine, *Ruyon de ciel* et *Les Pensées* ; dans la deuxième on remarque : *Extase*, *L'aurore*, *Les marguerites*, *Romance*, *Cécile*, *Sur un album*, *Aux champs*, *Les violettes*, et *Le village natal*, sont les meilleures poésies que continue la troisième division. La dernière partie renferme, entr'autres pièces charmantes : *L'écrit*, *A Crémazie*, *La tubéreuse*, *Les plaintes de Minerve*, *La Fête Nationale* et *Le poète*.

J'oubliais de mentionner la jolie épiître que M. Lorrain adresse à ses fleuriettes au commencement de son livre. L'auteur a aussi traduit, avec élégance et fidélité, le *Salve Regina*, et plusieurs poésies de Longfellow.

C'est à peine si, ça et là, on voit quelques ombres à ce riant tableau : une seconde édition désignera sans doute ces pièces de moindre valeur.

En résumé, M. Lorrain nous a donné un beau volume sous tous rapports : extérieur magnifique, typographie soignée, poésies charmantes : on ne peut rien désirer de mieux ; et le public canadien le doit féliciter de ses succès.

A bientôt un nouveau recueil !

EDOUARD S.